

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

A. MORDASINI

Contre la vulgarité

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 14-17

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Contre la vulgarité !

Messieurs,

Il me souvient d'un professeur d'éloquence qui, chargé de nous enseigner son art, débuta par ces paroles : « Mes amis, une ennemie vous guette dès votre enfance et les plus constants efforts vous en sauveront à peine, c'est la vulgarité. »

Et, avec toute l'audace d'un blanc-bec auquel

La valeur n'attend pas le nombre des années
je viens vous dire : « Gardez-vous de la vulgarité et des lieux communs.

J'entends déjà, dans l'assistance, plus d'un rhétoricien chevelu et plus d'un philosophe étique, s'écrier : « Ah ça ! Mais il est fou ? Il n'a donc pas lu sa rhétorique et pas fait de philosophie ? C'est trop fort !... Et notre professeur qui, hier encore, nous montrait les lieux communs comme des sources abondantes d'arguments... communs. »

— Eh bien ! Rhétoriciens chevelus et philosophes étiques vous errez ! J'ai lu ma rhétorique, j'ai fait ma philosophie et je vous dis : « Gardez-vous de la vulgarité et des lieux communs. »

— Mais, alors, qu'entendez-vous par lieux communs ?

Cette fois, vous m'embarrassez ! Peu ferré en définition, j'ouvre vivement un dictionnaire et je lis : Lieu commun : trivialité, idée rebattue. Nous y voilà ! et vous me comprenez... Vous voulez un exemple ? ils ne manquent pas. Tenez... J'assiste à une séance de travail de telle société, j'ouvre un cahier de protocoles et, broum ! une avalanche de lieux communs s'abat sur moi avec un fracas énorme de « phrases toute faites et d'arguments qui traînent partout. » J'écoute un peu les appréciations et les critiques et j'entends invariablement : « J'ai beaucoup *goûté* le travail de Monsieur un Tel, le sujet a été bien choisi, *le style est coulant*. » et mille autres de ce genre. De réflexion dans ces paroles, peu ou point ; de défauts ou de qualités spéciales à signaler ah ! mais non ! cela sortirait de la vulgarité et du lieu commun et il ne faut pas s'aventurer hors de cette note-là ; donc : « J'ai beaucoup *goûté* le travail de Monsieur Un Tel etc. Vous grondez ! Que voulez-vous ! J'ai la manie de voir des lieux communs partout où il y en a ; j'en trouve dans les protocoles, dans les devoirs, dans les appréciations et jusque dans les applaudissements qui éclatent à la fin d'un travail... commun.

Encore une interruption. C'est un grand à tête de Breton têtue, cœur ardent, âme simple qui grogne : « Ce poseur, il veut nous empêcher de parler comme tout le monde !

Que faut-il dire, alors ? Il devrait savoir, étant si malin que « tout est dit » et que « c'est imiter quelqu'un que de planter des choux ». — Parfaitement !... mais, voyez, Monsieur à tête de Breton, La Bruyère, l'auteur du tout est dit, n'en fut pas moins l'un des plus originaux génies du dix-septième siècle, et Musset fut dans le dix-neuvième un poète impeccablement français, original jusqu'au bout des ongles et « haïssant comme la mort l'état de plagiaire. » Aussi, je persiste à vous dire : Gardez-vous de la vulgarité et des lieux communs. »

— Mais, alors, une question se pose : Si vous rejetez les lieux communs, et comme tels toutes les phrases clichés qui courent le monde, comment faudra-t-il s'exprimer ? » Horace dit, là-dessus, de fort belles choses, entre autres :

« *Dixeris egregie, notui si callida verbum* »

« *Reddiderit junctura novum* ».

Et encore :

« *Difficile est proprie, communia dicere.* »

Aussi, je ne vais pas vous dire de chercher dans votre dictionnaire des mots hétéroclites pour les servir avec un pédantisme de mauvais aloi, mais je vous dis de parler comme vous pensez ; alors vous n'emploierez pas toujours des lieux communs car : *Quot capita, tot sensus*, et jamais la même idée n'éveille en deux hommes une nuance exactement semblable. En exprimant cette nuance propre à soi, l'on sort du commun et du lieu commun. Apprenons donc à parler comme nous pensons, mais tâchons aussi de penser juste, car :

« *Scribendi recte sapere principium et fons* »

Horace le dit et, avec lui, Boileau :

« Avant donc que d'écrire, apprenez à penser. »

Beaucoup de gens croient que, disant une chose, ils l'ont pensée et pesée ; c'est une profonde erreur.

Profonde aussi l'erreur de ceux qui pensent que les premiers mots se présentant à l'esprit sont les plus propres à exprimer la pensée et La Bruyère dit à ce sujet : « Entre

toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une seule qui soit la bonne ; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point, est faible et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre. »

Il faut donc chercher et travailler sa pensée et à cette citation j'ajouterai l'exemple du bon La Fontaine dont le style est si simple, le mot si juste, l'expression si heureuse. La Fontaine fit quatorze brouillons pour ses fables et chaque brouillon est couvert de ratures. Après cela, ne rougissons pas de chercher l'expression juste et comme Boileau :

« Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois »

Ce travail devient, du reste, plus facile en devenant plus fréquent, et le style se ressent bientôt de ces efforts en s'élevant à une saveur qui charme et pénètre. Je me résume. Il faut nous habituer à donner un tour personnel à notre esprit, à acquérir, dès nos classes, une originalité de bon goût ; enfin, soyons, « nous », et non « tout le monde », dans nos paroles et dans nos actes. Moyennant quoi, nous éviterons de nous perdre dans la foule odieuse du *vulgum pecus* c'est la grâce que je *nous* souhaite et c'est pourquoi je vous ai dit : « Gardez-vous de la vulgarité et des lieux communs. »

A. MORDASINI